

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)

Artikel: Garçon ou fille ? : conte inédit : [1ère partie]
Autor: Woelfli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



VÈ LÈ DZENELHIE

AI a dâi dzein que pouant pas crâire que lè bête sè dèvesant eintre leu et que sè comprègnant. Et tot parâi! Ein a mîmameint que l'ant recordâ lo dèvesâ dâi bête et que sant arrevâ à tot comprèndre, principalameint cllique dâi dzenelhie.

L'autr'hî, l'a oïu duve dzenelhie que dèvesâvant devant de l'âo z'èindroumî. L'étant dza tsacouna su onna piauta et l'allâvant cllioûre l'âo get riond, quand vaitcè que iena dit dinse :

— Vaitcè noutron maître que va âo velâzdo tsantâ à la répètion de la société de tsant.

— A quie cein lâi sè-te de tsantâ? so repond l'autra, ne fâ quand mîmo min d'âo!

Marc à Louis.

LO BOURRISQUO

EIN lo tein qu'on avâi per tsi no lo Moulin de la Maladeire, lo mônnaî Siméon l'avâi on bourrisquo po portâ lè sat dè farna de côté et d'auto. Vouâte qu'on deçando né, qu'on ne veïâ pas onn' estiera, lo bourrisquo fô lo camp, tandu que Siméon lo ramenâvê à l'étrâblia. Ne fut pas dein lo cas dè lo retrovâ.

Lo leindéman, à la faire d'Etsallein, lo mônnaî reincontré la dzuzdo de paix de Vuarreins, on hommo de tita, que cognessâ du grand tein, et lâi contè s'n aventure.

Lo dzuzdo lâi fâ :

— Faut pas t'èin fère, Siméon, m'èin vu tè fourni on âno d'asse bouonna sort que l'autro que l'a felâ hier à né.

Adon, lo dzuzdo s'aguelhie su n'a bouenna et fâ dinse à ti clliao que s'étant asseimblia alintô :

— Qoui d'eintrè vo ne fômè pas? Qoui d'eintrè vo n'âme pas lo vin? Qoui n'âme pas lè fennès?

Nion ne pipâvè mot... A la fin, on gaillâ que sè crayâi meillâo que ti lè z'autro, repond :

— Mè!

Adon, lo dzuzdo châtè dè sa bouenna, sè virè dâo côté dâo mônnaî et lâi fâ :

— T'a oïu, Siméon? Et te pâo l'einmenâ to lo drâi : l'est lo pé biau bourrisquo que sai âo mondo!

Sami.

CHASSE

IN grand journal de chasse et de pêche a posé aux principales personnalités de la politique, des lettres et des arts, cette question : « Préférez-vous la chasse à la pêche? » Les hommes politiques, par habitude de s'arranger pour ne jamais froisser personne, car en tout lecteur sommeille un électeur, ont répondu adroitement qu'ils aimaient autant la chasse que la pêche ou réciproquement. Ceux cependant qui n'ont aucun lac, aucune rivière, ni même un gô dans leur commune, ont répondu sans hésitation que c'était la chasse qui les enchantait. Les écrivains, les artistes ont répondu généralement qu'ils avaient autant l'horreur de la chasse

que de la pêche et qu'ils avaient trop le respect de la vie pour commettre des meurtres dont d'innocents animaux, qui vivent dans le bonheur au sein de la belle nature, sont les malheureuses victimes. Les écrivains, les artistes sont tous ou à peu près tous de petits saints, de petits saints François d'Assise, même. La chasse et la pêche sont pour eux des sports barbares. Bon. Mais on voudrait savoir si ces délicats oiseaux ne permettent jamais à un cadavre de perdrix, de faisand, de lièvre, de brochet ou de truite de paraître sur leur table. C'est très bien de ne pas vouloir tuer des animaux inoffensifs, même sauvages, mais dans ce cas, il faut irrévocablement bannir matelotes et gibelotes de ses menus. Que dis-je, il faut non seulement s'abstenir de toucher à la chair des hôtes des bois et des plaines, mais il faut aussi respecter celle de leurs frères des basses-cours. On n'est pas logique avec ses théories si l'on admet sur sa table un poulet truffé, une escalope de veau ou un filet de bœuf. Quand on respecte la vie des animaux, il faut commencer par être végétarien, résolument. Or, si tout le monde était végétarien, les infortunés habitants de notre planète seraient bientôt obligés de se comporter comme les naufragés sur le radeau de la « Méduse », de se dévorer entre eux, faute de végétaux à déguster. On détruisait le gibier autrefois, parce qu'il dévastait tout. Qu'on laisse pulluler lapins et sangliers et il n'y aura bientôt plus un grain de blé ni une pomme de terre dans la plaine. Alors, pour rattraper blé et pommes de terre chapardés par ces voraces, nous sommes bien obligés, nous qui ne sommes pas uniquement des herbivores, de les accommoder en civet.

C'est le bon moment!

C'est vrai. — Ah! Ernest, avant notre mariage tu me téléphonais à tout propos, et de très loin, rien que pour entendre ma voix, et maintenant...

— Mais maintenant, chère amie, tu es tout le temps sur mon dos, comment veux-tu que je te téléphone de très loin?

GARÇON OU FILLE?

Conte inédit.

JEAN-LOUIS Pernetta, petit paysan du hameau des Mosses, aux Ormonts. Dessus, est assis devant sa modeste demeure, un soir de septembre, pendant que le soleil couchant disparaît lentement derrière le Fameion. Fanchette, sa femme, écossée des petits pois pour le dîner du lendemain, pendant que Bob, le chien, le museau allongé sur ses pattes, fait semblant de dormir, tout en guettant d'un œil une mouche qui l'agace.

Jean-Louis n'est pas causeur; c'est dans sa nature. Il faut un événement pour que, dans sa fruste cervelle, quelques phrases s'ébauchent et se donnent libre cours. Sa femme, d'habitude un peu plus loquace que son homme, paraît préoccupée. C'est qu'il y a une cause. Le ménage Pernetta date d'il y a deux ans environ; son train de vie est celui des petits paysans, dans un pays un peu perdu. Monotone, en un mot. Et pourtant, il va y avoir un changement qui modifiera cette paisible existence. Un enfant va naître bientôt et les époux s'en réjouissent. Leur secret espoir va se réaliser.

Jean-Louis surtout est content. De toute son âme simple, il désire un garçon. Déjà, il le voit, grandi, mener paître les deux chèvres; plus tard, il lui aiderait à rateler le foin ou à bricoler autour de la maison, une fois les gros travaux finis. Puis, devenu grand et fort, il partirait pour l'école de recrues.

La Fanchette, elle, sans oser formuler ouvertement ses pensées, préférerait que ce fût une fille. Plus tard, une fille, ce serait une aide, un soutien pour la mère. C'est tout de même plus gentil, plus cajolant qu'un garçon. Moins ingrat aussi, par la suite. Mais, après tout, il faudra bien accepter ce qui se présentera, au jour tant attendu.

— Pourvu que tout se passe bien, n'est-ce pas, Jean-Louis? dit-elle, comme conclusion de ses pensées, en exprimant tout haut ses préoccupations.

Jean-Louis qui venait d'apparaître, avait entendu.

— A quoi penses-tu, Fanchette? Tu causes toute seule?

— A quoi je pense? A notre enfant, pardine. Ça va être là un de ces jours-ci. S'il n'y avait que toi pour y penser!

— Oui, c'est vrai, fit Jean-Louis, la voix radoucie; je n'en cause pas, mais j'y pense d'autant plus. Pourvu que ce soit un garçon!

Fanchette regarda son homme d'un air de reproche.

— T'es drôle, toi, avec ta marotte. Un garçon! Comme si on pouvait commander ça d'avance!

La discussion en resta là; la nuit était venue et comme il faisait plutôt frais, on rentra à la cuisine, où il faisait plus chaud.

Trois jours après, de bon matin, Jean-Louis se dirigea à grandes enjambées tout droit en bas les prés fauchés, pour aller réveiller le buraliste postal.

— Excuse-moi, Auguste, de te déranger avant l'heure, mais je crois qu'il va y avoir du nouveau, chez moi. La Fanchette n'est rien tant bien. Téléphone-voir à la sage-femme, la mère Clémence, au Sépey, pour qu'elle monte avec la première poste. C'est pour un garçon, je crois.

— Ah, tu crois qu'elle ne viendrait pas, si c'était pour une fille lui fit en riant le buraliste. Vas consoler ta Fanchette. Je ferai la commission tout à l'heure.

Une heure et demie après, Jean-Louis voyait « Madame Tiremonde » grimper le raidillon qui aboutit à la maison. Une fois le souffle repris, la brave femme devisagea le futur père de famille.

— Mon té! Il n'y a pas de quoi faire cette figure d'enterrement, mon pauvre Jean-Louis. Ne dirait-on pas que c'est pour toi qu'on m'a fait monter de si bonne heure! Ça va se passer tout gentiment, tu verras. Prépare-moi seulement une tasse de café bon chaud, puisque tu ne m'as pas laissé le temps de déjeuner.

Pendant que la sage-femme s'occupa de Fanchette Pernetta, Jean-Louis tournoya autour de la maison, entra, sortit, empoigna un outil pour le poser aussitôt, puis rudoya Bob qui le regarda en remuant la queue, tout en ayant l'air de dire :

— Qu'est-ce qu'il a, le maître, ce matin? Il s'est mal levé.

Jean-Louis n'était pas « à noce ». Cela se voyait à sa mine. — Comment ça va-t-il se passer? se disait-il. — Ma Fanchette est courageuse, mais, tout de même...

Vers midi, grand remue-ménage. Mère Clémence, aidée d'une voisine complaisante, trafique entre la chambre et la cuisine, avec des airs mystérieux qui augmentent encore l'inquiétude de ce pauvre Jean-Louis.

Et voilà que ce dernier, tout à coup, s'entend appeler :

— Viens voir, Jean-Louis, le beau poupon !

C'est la mère Clémence, son bonnet de travers, mais exprimant le contentement par sa face épanouie, qui lui présente, couché sur un oreiller, un petit être gigotant et prouvant, par une belle voix de clairon, qu'il est vivant et ne demande qu'à être reçu dans ce bas monde avec le sourire.

Jean-Louis se penche et prend doucement, dans sa grosse main de travailleur de la terre, un tout petit poing rose, puis, regardant la sage-femme :

— C'est un garçon, n'est-ce pas, mère Clémence ?

— Eh bien, non, Jean-Louis ! Pour cette fois, c'est une fille. Et qu'elle est bien mignonne, dis ?

Le père, tout interloqué et abasourdi par la réponse catégorique de la sage-femme, contemple tour à tour la petite frimousse enfoncée sur un bonnet blanc encore trop grand et la bonne figure de la bonne femme. Il croit avoir mal entendu.

— Dites-moi voir, mère Clémence ! Etes-vous bien sûre que c'est une fille ?

Cette question saugrenue fit empourprer davantage encore la face déjà rougeaude de la brave commère. Indignée au plus haut point, elle lui répond :

— Dis-donc, Jean-Louis ! Pour qui me prends-tu ? Pour une apprentie, peut-être ? Voilà trente ans que je suis du métier. Tu n'as pourtant pas la prétention de m'apprendre à distinguer une fille d'un garçon, ou quoi ? T'es pas devenu un peu fou, des fois ?

Le pauvre Jean-Louis, interloqué par la vive réplique de la mère Clémence, n'en mena pas large. Toutefois, il se hasarda :

— Faut pas vous fâcher. Si j'ai dit ça, c'est que, des fois... à première vue, n'est-ce pas... on peut se tromper. Si vraiment c'est une fille, eh bien, on la gardera tout de même.

Désarmée par tant de naïveté, la mère Clémence lui dit :

— C'est ce que tu as de mieux à faire, grand dadais.

Et maintenant, va embrasser ta Fanchette et surtout ne lui fait une pareille « potte ». Ça lui ferait de la peine.

Le lendemain, Jean-Louis, tout en faisant sa besogne journalière, monologuait tout seul, le front barré d'une ride de contrariété.

— Ça c'est bien passé, c'est vrai. La Fanchette a l'air d'être toute contente. Tant mieux pour elle ! Mais, tout de même, une fille. Moi qui espérais un beau garçon !

Les voisins, au courant de la grande déception de Jean-Louis, se firent un malin plaisir de le taquiner.

— Alors, Jean-Louis ! Te voilà tout fier d'être papa. Il va bien, ce fils, au moins ? Il va d'abord pouvoir garder tes chèvres.

Même le régent qui s'en mêlait, en lui disant, quand il passait :

— Bonjour, Monsieur Pernetz ! Vous allez bientôt pouvoir m'envoyer ce fils, pour que j'en fasse un municipal ou même un Conseiller d'Etat, peut-être.

Fanchette, elle, était heureuse de ce que son désir secret se trouvait être réalisé. Elle avait sa fille ! Et, mentalement, elle évoquait l'avenir : — Bientôt, elle aura ses premières dents ; elle trottera autour de moi, et me tiendra compagnie quand mon homme sera en route. Plus tard, elle m'aidera au ménage, au jardin. Et ainsi de suite, la brave femme escomptait par avance l'avenir.

Jean-Louis, brave homme dans le fond, aimait bien sa femme et s'efforçait à ne pas trop lui faire sentir sa déception. Tout au plus, presque sans le vouloir, il lui arrivait de soupirer :

— Tout de même, un garçon, ça aurait mieux fait mon affaire.

Le surlendemain matin, la Fanchette, tout en faisant la toilette du bébé, regarda son homme et lui dit :

— Dis donc, Jean-Louis ! Il faudrait assez voir à déclarer la naissance de la petite, si on ne veut pas être à l'amende. En allant à Aigle, tu profiteras pour me faire quelques emplettes. J'ai besoin d'un coupon de lainage pour une robe, pour le baptême. Je te donnerai un échantillon de ce que j'entends. Puis, tu as besoin d'une chapeau « de sorte » pour le dimanche. Qu'en penses-tu ?

Jean-Louis ne répondit rien, ce qui voulait dire que la perspective d'avoir à faire avec le « pétabosson », ne l'enchantait pas précisément, surtout pour une fille. Mais, d'autre part, l'idée de descendre au chef-lieu ne lui déplaisait pas.

Au bout d'un temps, il finit par dire d'un ton maussade :

— C'est bon. On descendra demain matin de bonne heure. Mais, ce serait presque le moment de savoir comment on veut l'appeler, la petite. As-tu une idée, toi ?

— Mais oui, Jean-Louis ; c'est tout réfléchi et discuté. On l'appellera Louise. C'est pas prétentieux et ça te rappellera ta mère défunte.

— Va pour Louise, fut la réponse. Dès le moment qu'il ne s'agissait plus d'un garçon, le prénom de la petite n'avait, pour lui du moins plus aucune importance. La Fanchette prépara encore l'acte de mariage. Il sortit de l'armoire une belle chemise blanche, son habit du dimanche, puis on n'en parla plus durant la soirée.

Le lendemain, Jean-Louis quitta les Mosses de bonne heure et se mit en route pour Aigle. Chaussé de bons souliers, il allongea le pas et prit par les raccourcis, en faisant sonner sa canne ferrée sur le chemin caillouteux. Bob aurait bien voulu le suivre, mais un geste de son maître lui fit comprendre que sa présence n'était pas indispensable.

A la Comballaz, petit arrêt obligatoire chez le tenancier de l'auberge de la Couronne, un vague cousin du côté de sa femme.

— Bonjour, cousin ! Vite trois décis, sur le pouce ! Et ça va toujours ? Un échange de banalités sur le temps, les regains et voilà notre homme de nouveau en route.

Arrivé au Sépey, encore un court arrêt au « Buffet » où un homme d'équipe de la gare et dont les parents habitent les Mosses, voulait absolument payer un « demi ».

— Alors, où vas-tu comme ça, Jean-Louis ?

— A Aigle, acheter quelques bricoles qu'on ne trouve pas là-haut. Et puis, j'ai à faire à l'état-civil.

— Ah ! la famille s'agrandit donc. Un garçon ou une fille ?

— Tu es bien curieux, fit Jean-Louis d'un ton plutôt rogue. — C'est une naissance, quoi !

Et, brusquement, sans autre explication, notre père Pernetz quitta la pinte et se remit en route. Il aurait pu prendre le train qui partait dans une heure, mais par ces temps de crise, un billet économisé sur le A.-S.-D., bien assez cher, c'est toujours autant de gagné.

(A suivre).

Envoyez un tremblement de terre. — Dans un de ses articles, Tristan Bernard qui, quoique humoriste professionnel de par la volonté de ses lecteurs s'intéresse, avec beaucoup de compétence à l'éducation des enfants, rapporte cette anecdote anglaise :

« Il y avait eu un tremblement de terre dans une région et les parents inquiets des suites possibles de ces secousses sismiques, avaient envoyé leurs enfants chez les grands-parents, quelque part, beaucoup plus loin... Ils reçurent du grand-père, trois jours après, cette dépêche :

— Envoyez tremblement de terre et reprenez enfants...

LE CAILLOU



l'instar de Mistral, un pharmacien de notre ville préférait un bon caillou chauffé au four à la bonne cruche ou la bassinore chère à nos aïeux.

Cet apothicaire de La Palud, ancien capitaine de carabiniers, rentrant un soir un tantinet malade, lourdeur de l'estomac, tête brûlante, pieds froids, appelle sa servante et lui dit :

— Jaqueline, dès que je serai au lit, apportez-moi un carron bien chaud et vous le mettez aux pieds, je me sens tout chose !

— Très bien, Monsieur. Ce sera fait au tout fin.

La bonne Jaqueline fit chauffer deux bons carrons de grès, de ceux qui ont une ouverture par leur milieu, les porte vivement à son maître apothicaire, en place soigneusement un aux pieds de celui-ci et, contente de l'avoir si bien soigné :

— Voilà, vous serez content. Quand celui que j'ai mis dans le lit sera froid, vous prendrez celui qui est là, près de la table de nuit, pour changer, il est bon chaud aussi ! J.

ARME NOUVELLE



perfectionne aussi, Dieu merci, les armes à feu. Un prospectus m'informe de l'invention d'un revolver « engourdisseur ». Cette arme ne tue pas comme le browning, le fusil et les autres instruments d'extermination dont les femmes nerveuses, les maris exaspérés et les malfaiteurs professionnels ont fait un si déplorable usage ces temps derniers.

L'arme nouvelle se présente sous la forme d'un discret bijou de poche. Un sacripant surgit-il animé du dessein de vous cambrioler ou de vous soulager de votre portefeuille ? Vous dirigez tranquillement vers lui le canon du nouveau revolver, et vous pressez la détente. Vous le voyez aussitôt s'ébrouer comme un imprudent qui a fait un faux-pas et qui est tombé dans l'eau froide. Il souffle comme un phoque, ferme les yeux, secoue la tête, puis chancelle, fléchit, tombe tranquillement à la renverse et se met à dormir à poings fermés pendant dix bonnes minutes, telle une marmotte. Vous avez le temps d'appeler à l'aide, de faire venir la police qui cueille, sans coup férir et sans passage à tabac, ce malfaiteur en état d'hypnose. Vous pouvez vous froter les mains de satisfaction, car vous avez purgé la société d'un être méprisable. Les agents qui l'ont mis hors d'état de nuire sont très heureux, parce qu'ils ont fait, sans danger, une bonne capture.

Tout le monde est content, même la fripouille qui se croyait morte et qui est tout étonnée de revenir joyeusement à la vie. Le fait de se retrouver, avec les menottes, sur la paille humide d'un cachot dont les fenêtres sont solidement grillagées, n'arrive pas à gâter son plaisir. Un apache sait que la paille humide ne tarde pas à sécher, dans les prisons modernes pourvues du chauffage central, que l'estomac s'habitue rapidement au pain noir, dont tant de pauvres chômeurs se contenteraient, et que rien n'est plus facile que de scier des barreaux de la plus sombre géologie, avec un ressort de montre, pour prendre la poudre d'escampette. Le fameux revolver engourdisseur dégage, sans fumée, sans bruit, une nappe légère de gaz anesthésiants. On peut l'employer contre la vermine des bas-fonds, mais aussi contre les raseurs, les tapeurs, les bavards, contre tous ceux qui se coalisent pour empoisonner notre existence.

Benjamin Vallotton. — Pendant la Fête. — 1 vol. — F. Rouge, éditeur, 1933.

Dans son dernier ouvrage, M. Vallotton nous donne une suite de remarquables scènes de la vie quotidienne vues d'un poste de police lausannois situé probablement à Ouchy.

Le chef du poste, c'est le sergent Barraud, un homme qui a largement dépassé la cinquantaine et qui connaît son monde. Avec l'aide des agents Dumothioz, Cachemaille, Fiaux, Vidoudez, etc., il dirige le service de la police sur un secteur passable-